

FULBERT ET L'ARCHE AUX SEPT COULEURS

Depuis une bonne demi-heure, Nous marchions Françoise et moi, sur le chemin qui longe le Scorff, entre la chapelle St Sauveur et le Manoir de St Urchaut. La « Cour des Métiers d'Arts » de PONT-SCORFF, nous attendait pour le vernissage dans l'atelier de ma « moitié de ménage* », tout nouvellement installée. Le ciel était noir comme un fond de cheminée. Devant nous, nous voyions un double arc en ciel comme jamais nous n'avions encore vu. Je m'arrêtais pour prendre quelques photos et ainsi immortaliser cette merveille de la nature. Au moment où j'allais appuyer sur le déclencheur, Françoise d'une très légère poussée du coude me fit un signe que je connaissais par cœur, depuis le temps qu'elle et moi, traquions oiseaux et animaux avec nos téléobjectifs, ce geste me disait tout simplement d'attendre. Un bruit d'ailes retint effectivement mon geste, un couple de hérons venait de se poser devant une roselière à quelques mètres de nous. Ils étaient magnifiquement placés dans mon champ de vision, juste en plein milieu, sous l'arche aux sept couleurs. Sûrement qu'ils souhaitaient être sur la photo me dis-je.

A ce moment précis et devant tant de beauté simple, le nom de FULBERT, nous est revenu subitement à l'esprit et qui plus est, en même temps.

FULBERT habitait avec sa grand-mère à la sortie de notre village, sur la route de Kerdayo. Une mesure au toit de chaume percé de partout. Il faut vous dire que c'était un petit garçon toujours souriant mais assez sauvage il est vrai, parce que sa grand-mère l'avait gardé de toute fréquentation qu'elle-même et sa vache qui s'appelait, allez savoir pourquoi ? Marie-Madelon. FULBERT l'appelait aussi « miss trois pattes », parce que très souvent, elle pliait sa patte avant gauche et restait ainsi, sans bouger d'un seul poil. Ils étaient très pauvres. Le matin ils mangeaient de la maladié, le midi ils mangeaient des tracas et le soir ils mangeaient les restes du matin et du midi, quand il y en avait. Ils étaient si pauvres que la vieille femme devait aller demander l'aumône quelquefois et qu'ils n'osaient pas venir à la grand-messe, n'ayant que leurs maigres haillons à se mettre sur le dos.

Il nous arriva pourtant de faire amitié avec FULBERT pendant que nous gardions les vaches sur la grande lande de St Sulan. Un après midi de début d'été, la vache de Françoise, piquée vraisemblablement par un taon, détala follement, si bien que malgré toutes nos recherches nous ne pûmes jamais la retrouver avant la nuit. Il nous fallut pourtant bien rentrer à la maison pour nous faire tanner les fesses à grands coups de bâton à bouillie. Main dans la main, pleurant à chaudes larmes, butant sur les cailloux dans l'obscurité naissante, nous voilà en route par le chemin creux qui descendait au bourg, quand nous entendîmes, derrière nous, le trot et le souffle d'une vache. C'était celle de Françoise, tenue à la corde par FULBERT. Il mit le bout de la longe dans la main de la fillette et disparut aussitôt sur le cuir de ses pieds nus.

FULBERT connaissait un tas de choses qu'il avait apprises de sa grand-mère. Il connaissait les noms d'une quantité de plantes, particulièrement celles qui servaient de médicament pour quelque maladie ou blessure. Il connaissait aussi les mœurs et le chant des oiseaux parfaitement. Souvent il leur sifflait si joliment que les taillis lui répondaient sur tous les tons. Les mésanges, roitelets, pinsons, bergeronnettes, tourterelles, geais sortaient des bosquets et s'en venaient faire une ronde musicale extraordinaire autour de lui. Il connaissait toutes les raconteries et les menteries des anciens, il connaissait... Mais pourquoi chercher à vous dire tout ce que savait FULBERT? Vous le savez déjà ou tout au moins, vous en avez oublié une bonne partie... FULBERT était le roi de sa campagne.

Or tout paisible qu'il fût d'ordinaire, il lui arrivait de s'émouvoir et de s'exciter quelquefois : comme à chaque fois qu'il y avait de l'orage dans l'air, des nuages sur le point de crever en eau, quand l'arc aux sept couleurs se levait sur l'horizon. Alors nous pouvions voir le sang rougir ses joues toujours pâles et une flamme brûler dans ses yeux :

- L'arc- en-ciel ! hurlait FULBERT.

Aussitôt Françoise tournait le dos et crachait dans ses mains, selon la coutume, pour « couper la pluie ».

- Suivez-moi ! ordonnait FULBERT, droit dessus !

Et il partait au grand galop dans la direction de l'arc-en-ciel, sautant par-dessus les talus, déchirant un peu plus ses haillons au travers des haies, et moi sur ses traces car j'étais de tous, celui qui courait le plus vite après FULBERT bien sûr. Je le suivais un bon bout de temps mais je ne tardais pas à perdre haleine et à tomber dans une pâture, abasourdi par le battement de mon cœur dans mes oreilles. Assez longtemps après, nous voyions FULBERT revenir, mort de fatigue, la figure, les mains et les jambes en sang, écorchées par les ajoncs et les ronces.

- FULBERT, on ne peut pas atteindre un arc-en-ciel ! C'est temps de perdu de courir après lui !

- C'est peut-être vrai, mais si je pouvais le traverser un jour, alors je me trouverais dans le Jardin des Merveilles. Mon grand-père l'a vu ce Jardin, mais il est resté sur le seuil de la porte. Moi j'entrerai dedans tout à fait un jour !

Vint un temps où FULBERT dut aller à l'école pour apprendre à lire et à écrire. Il avait déjà passé par-dessus ses dix ans. Ils s'en allèrent un jour vers le presbytère pour y rencontrer le curé de notre village, directeur de l'école privée. Devant la maison du recteur, FULBERT vit tout de suite un grand escogriffe, habillé tout en noir le doigt tendu vers eux et à l'air revêche. De peur, FULBERT se cacha derrière les jupes de sa grand-mère.

- Vous voilà, vous deux, je ne vous vois pas souvent à la messe ! Toi, montre-toi un peu, face de rat, avorton, crevure... !

La grand-mère soutint sans broncher le regard haineux du prêtre. Sans un mot, elle rabattit sa capuche sur sa tête et cracha juste entre les godillots de l'ecclésiastique. Puis la tête haute, elle prit la main de FULBERT et tous les deux, ils reprirent le chemin de leur pauvre demeure.

La bourrasque devenait de plus en plus forte et la pluie leur faisait courber le dos. Ils longèrent un mur avec une grille et FULBERT aveuglé par l'averse, vint subitement buter contre quelqu'un. Un de ses sabots laissa son pied nu dans le caniveau, il perdit l'équilibre et s'écroula de douleur dans une flaque.

FULBERT se sentit soulever et quelques instants plus tard, FULBERT et sa grand-mère étaient devant un grand feu de cheminée, juste au-dessus de l'école communale.

FULBERT regardait son genou bandé mais il n'avait pas mal. Un homme à moustaches et cravate était près d'eux assis lui aussi sur une chaise de bois. FULBERT vit tout de suite son regard très chaleureux.

La grand-mère un peu intimidée, lui raconta l'entrevue avec le curé et l'humiliation qu'ils avaient eue. L'homme prit FULBERT dans ses bras et les accompagna jusqu'à chez eux. Quand il fut bien rétabli, FULBERT fit enfin sa grande entrée à l'école.

Sans ce brave maître d'école, il serait resté garder sa vache sur la grande lande de Moriou jusqu'à... Ce jour-là, sa grand-mère lui cousit un sac de toile pour y mettre son maigre fricot du midi : un oignon et un morceau de galette de blé noir. Françoise, la bonne petite fille, lui donna une balle de chiffons brodée aux sept couleurs de l'arc-en-ciel, et voilà FULBERT en route pour le bourg avec les enfants du hameau.

Ils arrivèrent devant la maison de « l'oncle » Corentin BREZELLEC, l'horloger. Derrière sa fenêtre ouverte, l'oncle Corentin, ses bécotilles sur le bout du nez, était en train de guérir une montre d'argent. Dans l'ombre de la maisonnette, brillaient des cadrans émaillés et des balanciers de cuivre qui allaient et venaient. Au-dessus de la tête de Corentin, des petites boules en verre coloré étaient attachées aux poutres avec des rubans. FULBERT n'avait jamais vu d'horloger.

- Qui est-ce ? demanda-t-il.
- C'est l'oncle Corentin qui mesure le temps !
- Ha bon ! Et comment fait-il ?
- Il a attrapé un arc-en-ciel et il le tient prisonnier dans une de ces boules de verre que tu vois, la rouge tiens !

FULBERT demeure abasourdi.

- Un arc-en-ciel ! Prisonnier !

Soudain, FULBERT tira de son sac la balle de chiffons et la lança tout droit sur la boule rouge. Pour libérer l'arc-en-ciel bien sûr. Un bruit de verre cassé se fit entendre et la voix sèche de Corentin BREZELLEC qui pesta et hurla des

malédictions aux enfants pourris. Nous nous enfûmes à l'instant derrière FULBERT. Mais celui-ci alla se cacher dans la grande lande de Moriou au lieu d'aller à l'école.

On ne vit plus le gars FULBERT dans le bourg, il était déjà mordu par le mal de poitrine. Peu de temps après, nos parents nous envoyèrent pour lui dire adieu. Il était étendu dans son lit-clos, aussi jaune que la cire, caressant de ses mains maigres une boule de verre couleur d'or, toute brillante et il regardait son reflet à l'intérieur. L'oncle Corentin BREZELLEC, le brave homme, à qui nous avons raconté l'histoire du bris de la boule dans son échoppe, avait passé une nuit entière à lui fabriquer une cage à arc-en-ciel et la lui avait apporté lui-même. Quand FULBERT nous vit nous présenter devant lui, Françoise, moi, et tous les autres enfants qui l'aimions bien, il sourit et murmura très faiblement :

- Cette fois, je sais comment traverser pour aller au Jardin des Merveilles !

Il nous fit un grand sourire et là-dessus il ne dit plus un mot.

Il mourut deux jours après. Quand il fut pour tirer son dernier souffle, notre cher FULBERT, sur sa poitrine, brisa la boule d'or.

« * : Expression entendue au coin d'une cheminée, un soir de mois noir = le mois de novembre, par mon maître es « menteries et raconteries », Pierre Jakez HELIAZ auteur du CHEVAL D'ORGUEIL ».